

601625
Bibliothèque LII 17015

LE

CHAUDRONNIER

DE ST. - FLOUR,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

Par les citoyens ARMAND-GOUFFÉ et HENRYQUEZ ;
Auteur des deux Jocrisse.

*Représentée à Paris, sur le théâtre de Louvois, le premier
Prairial, an VI.*

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des pièces de
théâtre, au petit Dunkerque, près le Pont-Neuf.

AN SEPTIÈME.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LÉONARD.

Citoyens.
TIERCELIN.

DURAND.

MANDRON.

JACQUES.

TOURRAIN.

JULIEN.

{ DUMOULIN.
{ TROYE.

MAD. DURAND.

Citoyennes.
{ LACAILLE, fille.
{ DÉBIDAS.

ANGÉLIQUE.

{ TROYE.
{ VILLENEUVE.

La Scène est à Paris.

L E
CHAUDRONNIER
DE ST. - FLOUR,
COMÉDIE EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

*Le théâtre représente un salon , orné de quatre sièges et
d'une table.*

JULIEN, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Mais , qu'avez-vous donc , Julien ? et pourquoi me refusez-vous de me dire le sujet de vos inquiétudes ?

JULIEN.

Pardon , ma chère Angélique , si je vous en fais mystère et n'attribuez mon silence qu'à la crainte de vous affliger.

AIR : Comment goûter quelque repos.

Si d'un éveil ément flatteur,
J'apportoï la douce nouvelle ;
Qu'avec plaisir , près de ma belle
Je viendrois épancher mon cœur !
Mais , si la fortune ennemie
Ne me montrait que des rigueurs ;
Faudroit-il troubler par mes pleurs ,
Le calme heureux de mon amie ?

ANGÉLIQUE.

Quand l'amour embrâse nos cœurs,
Nous aimons surtout dans ses chaînes,
A pouvoir partager les peines
D'un amant qui verse des pleurs ;
Hélas ! on trouve dans la vie ,
Mille revers , mille dangers ;
Mais ils deviennent plus légers
Partagés avec une amie.

4 LE CHAUDRONNIER DE SAINT-FLOUR ;

JULIEN.

Vous avez raison, Angélique ; mais que puis-je vous dire, quand je touche au moment de vous perdre, quand je vois votre mère s'obstiner à vous donner Plombal pour époux.

ANGÉLIQUE.

Ce mariage n'est pas encore fait, Julien, et je suis assurée que si vous vous découvriez à mon oncle Léonard, il se rangeroit du côté de mon père, et forceroit ma mère à changer de résolution.

JULIEN.

J'en doute, Angélique ; votre mère, vous le savez, est ici maîtresse absolue, tout ne s'y fait que par ses ordres, et malheureusement pour vous surtout, elle n'est que trop fidèlement obéie.

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous dire par-là ; Julien, expliquez-vous ?

JULIEN.

Je veux dire que cet extérieur de fortune qui vous environne, ce train brillant qu'a pris votre mère, ne fait qu'altérer le commerce de votre maison ; votre père, nouveau en cette partie, ne sait que d'aujourd'hui le désordre qui regne dans ses affaires ; il ignore cependant le soin que j'ai pris d'éloigner ses plus forts créanciers, en leur donnant des à-comptes de mes propres deniers, et je prends toutes les précautions possibles, pour qu'il ne découvre pas ce mystère.

ANGÉLIQUE.

Il faudra cependant, qu'il l'apprenne tôt ou tard, votre conduite généreuse et délicate ; je serois même d'avis que vous vous fissiez reconnoître dès aujourd'hui de mon oncle Léonard, il est bon et généreux, et comme il connoit votre famille, je ne doute pas qu'il ne pardonne à votre déguisement, et qu'il ne fasse tout pour nous unir ; voyez-le, Julien.

JULIEN.

Eh bien ! Angélique, puisque vous le voulez, je vais attendre son retour et lui tout déclarer ; retournez auprès de votre mère, afin qu'elle ne soupçonne rien de cette conversation.

ANGÉLIQUE.

J'entends mon oncle ! du courage , Julien ; au revoir.

(*Ils sortent de droite de gauche.*)

SCÈNE II.

LEONARD, *seul.*

Voilà mes affaires qui s'avancent ; j'ai hâté de les terminer ; ensuite, adieu Paris, et surtout, adieu vous autres qui ne faites pas d'un homme, que quand il fait sonner de gros sacs d'argent, n'importe comment il l'a gagné : vous aimez mieux un voleur qu'un pauvre. Ah ! Léonard ! Léonard !... quelle leçon !... J'arrive de Saint-Flour, je me présente chez mon frère, un frère que je n'avois pas vu depuis quinze ans ; on me reçoit d'un ton qui veut dire, quand partiras-tu ? on déplace un domestique pour me prêter son lit... le lendemain à déjeuner, on parle commerce... j'en raisonne comme à Saint-Flour ; ma belle-sœur devine que suis riche... changement de décorations, mille soins, mille prévenances qui me fatiguent toute la journée ; le soir, on me donne le plus bel appartement, le meilleur lit : ainsi, Léonard, ce n'est point le frère que l'on reçoit, c'est ton argent que l'on accueille.

AIR : Cet or que vous daignez m'offrir.

Saint-Flour est ainsi que Paris,
 Dans un département de France ;
 Mais, de l'un à l'autre pays,
 Oh, grand dieu, quelle différence !
 Chez nous avec de la vertu
 On obtient l'estime commune ;
 Mais ici, l'on n'est bien venu
 Qu'accompagné de la fortune.

Partout, jusque chez mes parens,
 Mes yeux rencontrent l'imposture ;
 Non, dans les cœurs indifférens,
 Je ne rencontre pas la nature ;
 J'arrive simplement vêtu,
 Et ma présence est importune ;
 Aujourd'hui je suis mieux reçu,
 On sait que j'ai de la fortune.

6 LE CHAUDRONNIER DE SAINT-FLOUR ,

Mais je ne serai pas dupe... mon parti est pris... je retourne là-haut... j'oublie un frere sans caractere... une sœur orgueilleuse.. je les laisse... Un instant, Léonard, ne sois pas injuste ; et leur enfant , ta niece Angélique t'a recu à bras ouverts ; oh ! tu ne la paierois pas de retour ! au centuple, Léonard ,... tu le peux... tu le dois... tu le feras.

A I R : *Fidèle époux.*

Si la vertu dans cette ville,
Se rencontre si rarement ;
Les cœurs qui lui servent d'asile,
Doivent me charmer doublement ;
Je n'ai plus de sœur , mais sa fille
A des vertus , de la candeur ;
Et je retrouve ma famille,
Partout où je vois un bon cœur.

Par ainsi dire, je renonce déjà à tous mes projets d'abandon ; eh ! eh ! bien... oui.. mais quelques petites leçons à la mere ; Angélique y gagnera de toutes les façons et je serai satisfait.

(*Il s'assied et parcourt ses papiers.*)

S C E N E I I I.

JULIEN , LÉONARD.

JULIEN , *entre avec timidité.*

Il est seul, dois-je lui découvrir qui je suis... et mon amour pour sa nièce... non, je pourrais le compromettre ! pourquoi cette crainte ? Léonard est si bon... il nous protégera, j'en suis sûr... (*il s'avance.*) Léonard...

LEONARD , *se levant.*

Ah ! ah ! bonjour, Julien ; (*à part.*) voilà un digne garçon, celui-là. (*haut.*) Vous mettez beaucoup de zèle à faire les affaires de mon frere, et je vous en sais tout le gré que vous méritez. A-t-il travaillé ce matin ? non, il est peut-être encore couché...

JULIEN.

J'aurois deux mots à vous dire, citoyen Léonard.

LEONARD , *qui ne l'a pas écouté.*

Je suis sur mon départ, Julien ; je ne voudrais pourtant

COMÉDIE.

7

pas dire à St.-Flour, me voilà, et Paris, ma foi, n'a rien de remarquable; c'est pourquoi, citoyen Julien, je compte sur votre complaisance pour me montrer toutes les beautés de la ville.

JULIEN.

Tout le monde trouve nos promenades charmantes, les Boulevards, les Champs-Élysées.

LÉONARD.

J'ai parcouru tout cela.

AIR : *De Calpigi.*

Marcher comme avec la lisière,
Avaler beaucoup de poussière;
Heurter tout le monde en passant,
Ma foi c'est bien divertissant.
Vous poussez, puis on vous repousse,
Chaque pas est une secousse;
Vous reculez en avançant;
Foi d'homme c'est divertissant.

JULIEN.

Les Tuileries vous offrent une promenade magnifique.

LÉONARD.

Vous avez raison, ce n'est que là que j'ai vu quelque chose.

AIR : *Trouver le bonheur en famille.*

Votre ville a beaucoup d'attraits,
On le dit par toute la France;
Mais lorsqu'on la voit de trop près,
Elle a moins de magnificence;
Et je l'avouerai sans façon,
Dût-on me traiter d'imbécille;
Ici la hauteur des maisons
M'empêche de bien voir la ville.

JULIEN, à part.

Je ne trouve-ai pas le moment de lui parler...

LÉONARD.

Dans l'intérieur, on ne peut pas faire dix pas dans la plus petite de vos rues, sans être étourdi à ne pas s'entendre.

AIR : *Je préfère un bien mal acquis.*

De l'aurore jusqu'à la nuit,
Chaque marchand crie à sa guise;
C'est à qui fera plus de bruit
Pour débiter sa marchandise.

8 LE CHAUDRONNIER DE SAINT-FLOUR ;

« Bouquets à mettre dans les pots ,
 » Qui veut vendre des vieux chapeaux ,
 » Pois écosés . . . harengs nouveaux ;
 » L'on crie , achetez un réchaud ,
 » Haricots , artichauts ;
 Et l'autre crie encore plus haut ,
 » A l'eau , à l'eau ,
 Ah ! mon dieu , quel cahos !
 » A l'eau , à l'eau ,
 Toujours des cis nouveaux ,
 Et point de paix , point de repos. (*bis.*)

JULIEN.

Si vous daignez m'écouter.

LÉONARD.

Me parlerez-vous de vos cafés.

ALR : *Jupiter un jour en fureur.*

Je n'y suis vu presque étouffé
 Par un ramas de politiques,
 Régulant les affaires publiques ,
 Entre le punch et le café ;
 Chacun exige qu'on l'écoute ,
 On parle , . . . chacun applaudit ,
 Et puis , quand on a tout dit , (*bis.*)
 Personne n'y voit goutte....

Vos spectacles , pouh ouh..... C'est tout au plus si l'on fait attention à ce qui se passe sur le théâtre : le parterre est en guerre avec les loges ; quand on applaudit d'un côté , on crie de l'autre , on jette des pommes des secondes , on casse des noisettes au troisième , on fait le diable au paradis et l'on finit par s'y battre....

JULIEN.

J'entends ; je désirerois avoir l'honneur de vous parler , citoyen , Léonard ; mais voici votre sœur , je me retire.....

(*Il sort.*)

LÉONARD.

Eh bien ! mon garçon , venez me trouver tantôt , dans le cabinet de mon frère.

SCÈNE IV.

Monsieur et Madame DURAND, LÉONARD.

Mad. DURAND.

Bon jour, mon frère; vous êtes sorti de bien grand matin; je viens vous gronder, mon bon ami, vous vous en allez sans rien prendre... cela est on ne peut pas plus contraire à la santé (à son mari.) Monsieur Durand, je vous conseille de gronder un peu nos gens à ce sujet.

DURAND.

Eh bien! ma femme, on congédiera le cuisinier.

LÉONARD.

La, la, vous êtes bien lestes, vous autres, c'est moi qui n'ai voulu rien prendre, j'ai mon régime moi; où vous trouvez la maladie, j'y rencontre la santé...

Mad. DURAND.

Vous êtes heureux, ... vous avez un tempérament robuste, tandis que nos santés sont très-déliçates.. une vapeur, un rien, nous incommode.

LÉONARD.

AIR : Je ne vois plus qu'un bon moyen.

Tandis que vous cherchez bien loin

De quoi contenter le caprice,

J'attends que la faim m'avertisse,

Jè mange quand j'en ai besoin ;

Une recette sûre,

C'est la sobriété ;

Pour avoir la santé,

J'ai toujours consulté

La nature. (*bis.*)

Et c'est ce que vous ne faites pas vous autres; par exemple vous venez de vous lever, et voila midi, eh bien! à neuf heures du matin, j'avois déjà conclu un marché de deux mille quintaux de cuivre rosette; j'écris au pays pour qu'on me les envoie.... c'est qu'entendez-vous, on achète ici sur ma parole, et quand j'ai dit foi de Léonard, c'est comme si tous les notaires de St. Flour y avoient passé, oh! mon dieu oui; pourtant je me sens un peu fatigué...

10 LE CHAUDRONNIER DE SAINT-FOUR ;

Mad. DURAND, *approche un fauteuil.*

Pourquoi rester debout ? il ne disoit pas qu'il avoit besoin de se rafraîchir... voulez-vous une limonade ?

LEONARD.

Eh ! non, non, laissez donc ; en faisant mon marché j'ai bu bouteille, c'est l'usage.

Mad. DURAND.

Désormais, mon frère, je veux que vous traitiez vos affaires sans sortir de votre appartement.

LEONARD.

Eh ! ma sœur, y songez vous ? recevoir ici tous les chaudronniers de Paris, dans un beau logement ; nos souliers à paillettes écailleroient votre plancher...

AIR : *Un jour Lisette alloit aux champs.*

Au cabaret j'nous rassemblons,

Là nous chantons,

Nous buvons,

Nous chantons ;

J'dansons même, quand l'plaisir l'ordonne,

Sans crainte d'offenser personne ;

Ma bonne, ma bonne,

Les jeux peu délicats,

Et les débats

Des Auvergnats,

Ici ne vous conviendront pas. (ter.)

Mad. DURAND.

Il nous conte cela avec une naïveté charmante.

DURAND.

Il a toujours été le même.

LEONARD.

Et pourquoi autrement?... Dès mon bas âge, je me suis aperçu que la mélancolie ne valoit rien ; j'aimois à vivre, moi... tu sais, Pierre, que notre père en mourant, ne nous laissa rien ; toi, la plume à la main, tu devins saute-ruisseau, puis commis de barrière ; tu te pousSES, tu parviens,..... moi, un chaudron au bras, la bassinoire sur l'épaule, je vais de ville en ville ; aujourd'hui bien, demain mal, après demain mieux ; nous nous établissons donc différemment.

Mad. DURAND.

Vous êtes bien riche à présent, mon frère.

COMÉDIE.

11

LEONARD.

Eh! mais, passablement;.... mais, changeons de propos, et parlons de ma nièce, il me semble qu'elle est en âge d'être mariée ?

Mad. DURAND.

Aussi elle le sera bientôt.

DURAND.

Oui, mon frère, un parti avantageux se présente; mais, nous ne voulons cependant rien précipiter...

LEONARD.

Bien, Pierre, bien, marions toujours nos enfans, pour eux et non pour nous, cela fera que nos petits enfans seront véritablement de la famille; mais où donc est-elle cette chère Angélique?

Mad. DURAND.

Elle prend sa leçon de géométrie.

LEONARD.

Comment dites-vous ça... gomotrie.. cela est bien essentiel dans une femme qui doit un jour devenir mère de famille.... Eh! dites-moi, votre gomotriste, sait-elle coudre? c'est que voyez-vous, j'ai acheté une piece de cretonne, pour me faire des chemises.. et...

Mad. DURAND.

Ma femme-de-chambre est très-adroite, elle vous les fera, mon frère.

LEONARD.

Cela veut dire que ma nièce n'est bonne à rien, pauvres gens! Je crois, dieu me pardonne. la sainte vierge, que vous êtes fous et plus que fous, vous faites de votre fille une savantasse, et je gage qu'elle ne sait pas seulement tailler la soupe.

AIR: *Des trembleurs.*

Laissez la gonométrie,
Et l'algèbre et la chimie,
Et même l'astronomie,
Ce n'est point là votre lot..
Dans certaine comédie,
J'ai vu que femme jolie,
Devon, pour être accomplie,
Savoir écumer son pot.

12 LE CHAUDRONNIER DE SAINT-FOUR ;

Mad. DURAND.

Mais, mon frère, quand on a de la fortune, ne doit-on pas chercher à former l'esprit de ses enfans ?

LEONARD.

Bah ! l'esprit, toujours l'esprit, quand on n'a que de l'esprit, on est souvent bien bestia... d'ailleurs, ma nièce est en âge de se marier, il ne faut d'esprit pour ça... au surplus, comme Angélique est mon héritière, je veux la consulter, faites-moi donc le plaisir, ma sœur, de la prier de passer ici.

Mad. DURAND.

Avec plaisir. mon frère; dès que sa leçon sera finie, je vous l'enverrai; (à son mari, en sortant.) qu'il me fait payer cher l'espoir de terminer ce mariage à mon gré.

(Elle sort.)

SCENE V.

LÉONARD, PIERRE.

LEONARD.

Escouta, Pierre, je me suis aperçu, depuis que je suis ici, que tu étois l'esclave des volontés de ta femme, et ça n'est pas juste; il faut que l'autorité soit partagée dans un ménage, sans cela tout va mal.

DURAND.

Vous avez raison, mon frère; mais, faut-il que je perde le cœur de ma femme, en voulant lui parler en maître ?

LEONARD.

Eh ! non ! escouta.

AIR : *Quand l'amour naquit à Cithère.*

Mon bon ami, tu vas connoître,
Le vrai moyen d'être écouté,
On ne dit pas je suis le maître,
Ce ton déplaît à la beauté; (bis.)
On termine, et puis, à madame,
On dit, j'ai fait cela, mon cœur...
Et l'on fait consentir sa femme,
Par la bonté, par la douceur. (bis.)

DURAND.

Je sens, mon frère, toute la solidité de vos conseils.

LEONARD.

Profites-en donc à l'avenir. Oh! ça, dis-moi un peu, quel est l'époux que tu destines à ta fille?

DURAND.

C'est le fils de monsieur Plombal, riche négociant, qui vient de Lyon.

LEONARD.

Pombal, dis-tu? qui faisoit le commerce de soie?

DURAND.

Précisément.

LEONARD.

Et c'est toi qui fais ce mariage?

DURAND.

Non, c'est ma femme qui....

LEONARD.

Vas lui dire de ma part, que je casse ce mariage, que ce Plombal est un fripon, son fils un fat, et que jamais de pareils gens n'entreront dans ma famille, foi de Léonard.

DURAND.

Voulez-vous donc que j'aïlle?....

LEONARD.

Oui, et de ce pas; dis à ta femme que j'ai un parti pour Angélique, qui lui conviendra mieux que Plombal; va, mon frere, va; et n'oublie pas la leçon que je viens de te donner.

(Durand sort.)

SCÈNE VI.

LEONARD, seul.

Pauvre imbécille! qui se laisse mener à la lisière comme un enfant, on voit bien qu'il est à Paris depuis long-tems, il en a pris les habitudes. Eh! eh! voilà un petit pays.

(*Peut-Jacques entre en murmurant.*)

SCENE VII.

JACQUES, LEONARD.

JACQUES, à la cantonnade.

Ces riches d'à présent, comme ça vous rudoie son monde ; eh ! bien , je m'en moque , j'aime mieux être ce que je suis que ce que vous êtes.... ramoneur de cheminées , ça ne fait pas rougir....

LEONARD.

Approchez , approchez , mon petit homme , vous avez l'air tout honteux ; je suis du pays , moi , je ne vous rudoierai pas.

JACQUES, approche.

Eon ! et de queu pays que c'est y que vient le citoyen ?

LEONARD.

De l'Auvergne , mon ami.

JACQUES.

Moi t'aussi , citoyen.

LEONARD.

Pardi , je le vois bien.

JACQUES.

Je n'ai pas besoin de vous demander comment on vous a reçu ici , puisqu'on est si dur pour le ramoneur , on n'a pas dû faire bonne mine à stilà qui vient , sûrement pour raccommoier les casseroles.

LEONARD.

Comme tu dis , mon homme , on m'a fort mal reçu , et pourtant , je ne suis pas venu demander de l'ouvrage.

JACQUES.

Non ; excusez , je l'avois cru ; ça ne vous déshonorerait pas au vis-à-vis de moi , je ne suis pas fier , et tel que vous me voyez , si je suis pauvre , et si je gagne mon pain à la sueur de mon front , c'est que je l'ai bien voulu , oui da....

LEONARD, à part.

Le drôle de petit bon homme , il m'intéresse. (*haut.*) C'est que tu l'as bien voulu , comment donc ça ?

J A C Q U E S.

C'est que je n'ai pas tété zélevé pour ça... mes parens, sans être bien cossus, n'étions pas trop mal dans leurs affaires, mais....

A I R : *Je suis du pays des montagnes.*

En naissent je perdis ma mère;

A dix ans je perdis mon père;

Vous concevez mon embarras;

J'avois queuqu'parens dans la ville,

J'leux d'mande asile,

Peine inutile,

Aucun ne me tendit les bras; (*bis.*)

On s'empare d'mon héritage,

Et tandis qu'on faisoit le partage, (*bis.*)Je suis traité du haut en bas. (*ter.*)

L E O N A R D.

Les coquins! vous n'aviez donc personne qui pût prendre votre défense?

J A C Q U E S.

Si fait bien, mon bon citoyen, j'avois un oncle qu'est ben le meilleur homme du monde, s'il vit encore.

L E O N A R D.

Eh! bien.

J A C Q U E S.

Eh! bien, il demouroit à St.-Flour... je vais chez lui, il étoit en voyage à Paris, à ce qu'on m'a dit.

L E O N A R D, *à part.*A St.-Flour! (*haut.*) Eh! bien, mon ami?

J A C Q U E S.

Quand j'ai vu que je ne le voyois pas, j'ai dit à part moi, Jacques, mon ami, vaut mieux travailler que d'aller disputer à d'injustes parens, un peu de bien qu'on ne te céderoit pas de bon cœur... aussitôt dit, aussitôt fait, je prends mon sac, ma racloire, mon triangle que v'la...

D E U X I È M E C O U P L E T.

Je quitte aussitôt les montagnes,

Je parcours toutes les campagnes,

(*Mon argent ne me chargeoit pas,*)

J'en reçois partout où l'on m'en donne,

Et je ramona,

Oui je ramone,

16 LE CHAUDRONNIER DE SAINT-FOUR ;

N'y a que d'sottes gens , pas d'sots états ;
Et quand j'ai passé ma journée
A ramoner la cheminée , (bis.)
Je trouve au moins l'honneur en bas. (ter.)

LEONARD

Ha! ça , tu viens de me parler de St.-Flour... d'un oncle qui y demeure ; si je savois le nom de cet oncle-là , je pourrais bien t'en donner des nouvelles.

JACQUES.

Est y possible ?

LEONARD.

Très-possible , je suis de St-Flour , moi , mon garçon.

JACQUES.

Ah! ben oui! mais , vous n'êtes peut-être pas du quartier de mon oncle ; j'avois t'un moyen bien plus sûr pour savoir ce qu'il est devenu... Imaginez-vous que j'ai t'à Paris encore un autre oncle ; j'espérois que la richesse l'y auroit pas tendurci le cœur , et que s'il ne me secouroit pas , au moins il me parleroit.

LEONARD.

Eh! bien , il ne t'a pas même parlé ?

JACQUES.

Si fait bien , il m'a parlé .. tout-à-l'heure , mais pour me dire , ramonne-moi c'te cheminée-là , et si tu salis quelque chose , tu auras affaire à moi ?

LEONARD.

Comment , tout-à-l'heure ?

JACQUES.

Sûrement , tout-à-l'heure.. mon oncle , c'est l'homme qui sortoit de c'te chambre-ci , n'y a qu'un moment.

LEONARD.

Tu ne lui as donc pas dit que tu étois son neveu ?

JACQUES.

Non dà ; quand j'ai vu qu'il étoit si dur , j'ai dit , on me jeteroit par la fenêtre si on savoit que je suis le neveu.

LEONARD.

Ah! mon dieu ; mais je n'en reviens pas.

JACQUES.

Vous n'auriez pas cru ça , pas vrai , citoyen , qu'un pauvre

pauvre ramoneur comme moi, avoit un oncle si cossu sur le pavé de Paris.

LEONARD, à part.

Voyons si je ne me trompe pas (*haut*) Pourquoi ne te croirois-je pas ? je connois bien dans ce quartier - et, un homme bien riche, et qui n'en est pas moins le frere d'un chaudronnier, et ce chaudronnier-là, c'est Léonard Durand, de St.-Flour.

JACQUES.

Puisque vous connoissez Léonard Durand, de St.-Flour, vous devez connoître Jacques Durand, le laboureur de ce village qui est à quatorze lieues de St.-Flour.

LEONARD.

Mais, ce seroit bien drôle si je ne connoissions pas notre propre frere.

JACQUES, à part.

Ne lui disons pas que je suis son neveu. (*haut*.) C'est y possible que ça soit lui ; et petit Jacques, votre neveu ?

LEONARD.

Il étoit bien petit, quand j'ai passé un mois dans la ferme de son pere.

JACQUES.

Tout petit qu'il étoit, il n'a pas oublié la chansonnette avec laquelle vous le faisiez danser sur vos genoux.

LEONARD.

Et comment sais-tu qu'il ne l'a pas oubliée ?

JACQUES.

Oh ! c'est que je le connois un peu... y me l'a apprise.

LEONARD.

V'là qu'est drôle, par exemple.

JACQUES.

Voulez-vous voir ? y m'a même montré comme vous dansiez... hum, hum, v'là que m'y v'là.

(*Il prend son triangle et s'accompagne.*)

AIR : du petit Mermot.

De ton heureuse enfance,
Conserve l'innocence,
L'âge de la souffrance
Vient toujours assez tôt ;

Dans l'ardente jeunesse,
 Dans la triste vieillesse,
 Persécuté sans cesse,
 L'homme n'est plus qu'un sot;
 Les honneurs, l'opulence,
 Ne valent pas l'innocence,
 La pure jouissance, (*bis.*)
 Gai coco ! (*bis.*)
 C'est la joyeuse danse
 Du petit marmot. (*ter.*)
 (*Il danse seul.*)

LEONARD.

Ça me rappelle un tems bien heureux : laisse-moi chanter l'autre....

DEUXIÈME COUPLET.

Quand nous venons sur terre,
 La fortune sévère,
 Ne peut jamais nous faire
 A tous le même lot ;
 L'un a de la richesse,
 L'autre est pauvre sans cesse ;
 L'un parle avec adresse,
 Et l'autre n'est qu'un sot ;
 L'esprit et l'opulence,
 Ne valent pas l'innocence, etc.

LEONARD.

Eh ! bien, mon garçon, crois-tu que petit Jacques me reconnoitroit ?

JACQUES, avec sentiment.

Oh ! qu'oui, mon bon citoyen, si vous reconnoissiez petit Jacques.

LEONARD, à part.

Je n'ai pas le tems de me contrefaire davantage ; (*haut.*) viens ça, mon homme, et embrasse ton oncle.

(*Ils s'embrassent.*)

JACQUES.

Que je suis donc bête, j'avois peur que vous ne me reconnoississiez pas.

LEONARD.

Va, mon homme, il n'y a pas encore assez long-tems que je suis à Paris, pour que mon cœur soit changé à ce point.

JACQUES.

Je crois que v'là qu'enq'zun vient...

LEONARD.

Non, non, mon homme, entre dans ce cabinet, et n'en sors que quand je t'appellerai.

JACQUES, *entrant dans le cabinet.*

- Oui, mon oncle.

LEONARD.

V'là de quoi les humilier bien plus encore que ma visite. Eh ! c'est ma bonne petite nièce.

SCÈNE VIII.

LEONARD, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Mon oncle, je me fends à vos ordres.

LEONARD.

- A mes ordres ! mon enfant, je n'en ai point à donner, à toi surtout... Viens, ma belle, viens ça ; tu veux donc te marier, et tu ne m'en disois rien ?

ANGELIQUE.

Ah ! mon oncle, je ne compte que sur vous, au contraire, pour rompre cet hymen.

LEONARD.

C'est déjà fait, mon enfant, tu n'épouses pas monsieur Plombal.

ANGELIQUE.

Comment, se pourroit-il ?

LEONARD.

C'est fini, te dis-je, je viens de casser ce mariage.

ANGELIQUE.

Julien vous a donc dit ?...

LEONARD.

Qui ? Julien, le commis de ton père ?

ANGELIQUE.

Oui, mon oncle, le sauveur de ma famille.

LEONARD.

Le sauveur de ta famille ?

20 LE CHAUDRONNIER DE SAINT-FOUR,

ANGÉLIQUE.

Où, apprenez que sans lui, la ruine de mon père
seroit déjà consommée.

LEONARD.

Que dis-tu ?

ANGÉLIQUE.

La vérité. Depuis deux mois, il donne en secret beau-
coup d'a-comptes pour empêcher les créanciers d'arriver
jusqu'à nous.

LEONARD.

Brave jeune homme ! mais, où prend-il de l'argent pour
ça ?....

ANGÉLIQUE.

Cela ne vous étonnera pas, quand vous saurez que Julien
est le fils de Monsieur de Saint-Firmin, de Clermont,
que vous connoissez sans doute.

LEONARD.

Où, ce sont des braves gens que j'estime, non à cause
de leur richesse, mais, parce qu'ils ont encore plus de
vertus ; quelle raison a pu le porter à venir se mettre
commis chez mon frère ?

ANGÉLIQUE, *baissant les yeux.*

Mon oncle....

LEONARD.

Tu baisses les yeux.... tu rougis... je devine...

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Ah ! mon oncle, gardez-vous bien de lui faire injure,
il est aussi délicat qu'il est sensible et généreux.

LEONARD.

Je m'en rapporte bien à toi là-dessus, et je suis bien
aise de ce que j'apprends.

ANGÉLIQUE.

Il devoit tout vous découvrir aujourd'hui, mon oncle,
comptant sur votre bon cœur.

LEONARD.

Il a bien fait d'y compter, et toi aussi, sois tranquille,
mon enfant, et laisse-moi le soin de ton bonheur ; vas de
ce pas, dire à ton père et à ta mère qu'ils viennent me
parler, ne leur dis rien surtout de notre conversation.

ANGÉLIQUE.

Non, mon oncle.

COMÉDIE.

21

LEONARD.

Ecoute, mon Angélique, amène aussi Julien.

ANGÉLIQUE, *courant.*

Je cours le chercher, mon oncle.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LEONARD, *seul.*

Oh! la petite bichette! comme elle court au-devant du plaisir;.... Mais, je ne reviens pas de ce qu'il vient de me dire! mon frère, sous les dehors fastueux de l'opulence, touchoit à sa ruine, et il m'en a fait mystère! ah! Pierre! Pierre! tu me paieras ton peu de confiance, et je vais te punir d'avoir pu un seul instant douter du cœur de ton frère....

SCÈNE X.

LEONARD, Monsieur et Madame DURAND, ANGÉLIQUE, JULIEN, et petit JACQUES.

Mad. DURAND.

Mon frère, Angélique vient de nous dire que vous vouliez nous parler?

LEONARD.

Oui, ma sœur, et j'espère que vous voudrez bien faire attention à ce que je vais vous conter, Pierre, c'est à toi, principalement, que je vais m'adresser.

DURAND.

Parlez, mon frère.

LEONARD.

Je ne vous dirai rien sur la manière dont vous m'avez d'abord reçu en arrivant ici; chaque pays, chaque usage; mais ce dont je me plains, Pierre, c'est de ce que tu m'as caché l'état de tes affaires, et de ne m'avoir pas dit que ta fortune étoit dérangée....

Mad. DURAND.

Comment, sa fortune dérangée?

LEONARD.

Oui, ma sœur, au point que tout ce que vous possédez seroit déjà devenu la proie de vos créanciers, sans la délicate générosité de ce brave garçon que vous voyez.

DURAND.

Quoi; Julien, c'est vous qui avez dit à mon frère.

LEONARD.

Il ne m'a rien dit; mais, je sais tout, je sais que ce n'est qu'en payant, de sa bourse, force à-comptes à tes créanciers, qu'ils n'ont

22 LE CHAUDRONNIER DE SAINT-FOUR,

pas encore fondu sur toi ; je sais , que ce Julien , que tu regarde comme ton commis , appartient à l'honnête famille de St.-Firmin de Clermont ; qu'il n'est entré chez vous que parce qu'il aimoit Angélique , et qu'il mérite de l'obtenir.

Mad. DURAND.

Comment, Julien , il seroit vrai?...

JULIEN.

Oui , madame.

AIR : *de la croisée.*

Excusez un déguisement
Dont l'amour m'a fourni l'idée.

ANGÉLIQUE.

Ah ! que votre consentement
Embelle ma destinée ;

LEONARD.

Son déguisement , mes amis ,
L'usage à Paris l'autorise ,
Car je vois que c'est un pays ,
Où chacun se déguise. (bis.)

Qu'en dis-tu, Pierre, et vous, ma sœur ? vous v'la pétrifiés ; mais, comme je ne veux pas abuser de votre position , voyons d'abord , avant de parler d'affaire , si vous consentez à marier ces enfans.

DURAND.

J'ai pu avoir des torts et des faiblesses , mon frere ; mais ils n'étoufferont jamais les sentimens de mon cœur ; j'accepte Julien pour gendre , avec plaisir et reconnaissance.

LEONARD.

Bon , Pierre , et vous , ma sœur ?

Mad. DURAND , *unissant les amans.*

Voilà ma réponse , mon frere.

AIR : *Femmes , voulez-vous éprouver.*

Enfin , j'é retrouve mon cœur ,
Je vous dois cette jouissance ;
La vertu fait votre bonheur ,
Elle est aussi mon espérance ;
Instruite par votre leçon ,
Par votre gaieté vive et pure ;
Je sens qu'il faut à la raison ,
Céder ainsi qu'à la nature. (bis.)

LEONARD.

Bien , ma sœur ,.. touchez là ,.. mais ce n'est pas le tout , j'ai à vous dire que vous avez ici , un parent de plus que vous ne pensez , (*à part.*) voyons si y soutiendront bien cette épreuve-là... (*haut.*) viens , viens ça , petit Jacques , n'aie pas peur ; (*il le présente à son frere.*) voulez-vous permettre , mon frere , que je vous présente notre neveu commun...

DURAND.

Quoi! quoi!...

JACQUES.

Ah! mon dieu, oui, mon oncle, et le fils de Jacques Durand, votre frère, si j'en étois capable; v'la mes papiers.

LEONARD.

Et me v'la moi, qui suis aussi croyable que tous les papiers du monde, et qui le reconnois.

DURAND.

Je suis flatté...

Mad. DURAND.

Mon mari, que notre changement soit complet; je veux, ce matin même, que notre neveu soit habillé plus décemment.

LEONARD.

Laissez, je me charge de sa toilette, et quand il sera débarrassé, vous verrez qu'un ramoneur est un homme comme vous, mon frère.

JACQUES.

Laissez donc, mon oncle, vous-avez bien de la bonté...

LEONARD.

A merveille, mes amis; maintenant, parlons raison, Pierre, il faut mettre ordre à tes affaires, et quitter un commerce où tu n'entends rien, où tu fais d'abord ton mal particulier, et ensuite, le désastre général; je suis riche, j'ai de quoi réparer tes pertes; le reste de mon bien, nous le partagerons à St.-Flour, nous vivrons comme des patriarches, nous aurons de la bonne société, notre Angélique en fera les charmes; nous renoncerons au clinquant pour nous attacher au solide...tu te dépêcheras, ma nièce, à nous donner des petits poupons, nous les élèverons sainement, et de façon à en faire des hommes; vous n'aurez pas de promenades bruyantes, des comédies, où l'on se bat, et des danses où l'on bâille; mais, de la grosse gaité, morbleu! la gaité naturelle, point de concert; mais de bonnes chansons comme celle-ci...

JACQUES.

J'accompagne, moi! mon oncle, vous savez bien que j'ai mon orchestre à mon côté.

LEONARD.

Et bien, ça va, ... Allons, en train.

LA GAITÉ D'Auvergne.

AIR : *Un rigaudon, zig, zag, don, don.*

Les Auvergnats au foud d'un bois,

Vont danser sur l'herbette;

Ils n'ont, ni fifres, ni haubois,

Mais, rien qu'une mûsette;

Leurs plaisirs sont toujours vrais ,
La nature en fait les frais.

Et youp.

Soir et matin l'on danse

Le rigaudon ,

Zig, zag, don, don.

Et jamais la cadence

Ne nuit à la raison.

I I.

En Auvergne, pour courtoiser

Une jeune fillette,

Son amant l'engage à danser

Sur le gazon seulette.

Nous savons que le desir

Mène toujours au plaisir.

Et youp.

Et l'amour quand l'on danse,

Le rigaudon ,

Zig, zag, don, don.

Souvent par la cadence

Adoucit la raison.

I I I.

Les Auvergnats sur leurs vieux ans ,

Veulent danser encore.

Le couchant de nos vieux parens ,

Vaut mieux que notre aurore ;

Pour l'amour et le plaisir

Ils savent se rajeunir.

Et youp.

A tout âge l'on danse

Le rigaudon

Zig, zag, don, don.

On aime la cadence

Tant qu'on a la raison.

J A C Q U E S , *au Public.*

Si le Chaudronnier de St.-Flour

A le don de vous plaire,

Venez le revoir chaque jour ,

Ce sera son salaire :

Toujours content et joyeux

De vous revoir en ces lieux.

Et youp.

C'est pour vous seul qu'il danse

Le rigaudon ,

Zig, zag, don, don.

Et qu'il cherche en cadence

A plaire à la raison.

(Bis.)

(Ils sortent en dansant.)

F I N.